22

La lettre PRO-FIL

Printemps 2001

À lire dans ce numéro :

2..*Mathieu*... selon Corine. 3. Fascination et paradoxe : *Hannibal*, par Anne-Laure Dumortier - 4 - *De l'histoire ancienne*, par Bernard Fenoy - 5 - Un stage Pro-Fil à Sanary - 7 - Des *pour* et des *contre* - 8 - Journée de la femme, par Jean Lods - 9 - *Peines d'amour perdues*, par Séverine Chaillan - 10 - *Le pla - card*, par Alice Meynard - 10 - Jury œcuménique au Festival du court métrage de Clermont Ferrand -11 - *Mortel transfert*, par Corine Rochesson

Anne-Laure Dumortier

Bernard Fenoy

Corine Rochesson

Jean Lods

R... Engagez-vous !

par Jean Domon

De puis qu'en 1992, les théologiens André Dumas et Laurent Gagnebin présidèrent à la naissance de Pro-Fil, la petite association de gens très occupés, très pressés, mais très enthousiastes a grandi en nombre et en projets.

S'il a fallu attendre 1996 pour qu'une nouvelle équipe prenne en mains la croissance de l'association, septembre 2001 ver - ra le remaniement de son Conseil d'administration. Tous les admi - nistrateurs sont appelés à renouveler ou, s'ils le souhaitent, cesser leur mandat.

C'est pourquoi, dès aujourd'hui et conformément aux nouveaux sta - tuts, le Conseil fait appel à de nouvelles candidatures pour les sou - mettre en septembre 2001, au vote de l'Assemblée Générale qui se tiendra à Nice.

Pro-filiens qui souhaitez prendre quelque responsabilité dans notre aventure cinéphilique, vous êtes invités à faire acte de candidature auprès du secrétariat.

Pro-Fil, 40 rue de las Sorbes. 34070 Montpellier.Tél/fax : 04 67 54 33 82. Mél : profilfrance@ free..fr

Mathieu... *selon Corine* ...

et d'après Xavier Beauvois

Parabole : " *Un homme avait deux fils ... tantôt chasseur, tantôt gibier*

Le point-de-vue de Dieu

Le film s'ouvre et se ferme sur le ciel, à la différence près, que le premier plan est partagé équitablement entre le ciel et la mer. Xavier Beauvois insiste sur cette vue et inévitablement on pense aux mosaïques byzantines dans lesquelles le monde nous est montré " d'en haut " c'est à dire du point de vue de Dieu et coïncidence troublante la musique est celle de " La Passion selon Saint Matthieu " de J.S. Bach.

Suivent des scènes de chasse, dans les forêts normandes et dorées de l'automne, des scènes de repas, conviviales et chaleureuses, des scènes de partage de bêtes qu'on dépèce sereinement..

Francis avait deux fils : Eric l'aîné et Matthieu le cadet, chasseurs comme leur père. Tous trois travaillaient à l'usine Favereau, le propriétaire des chasses ... Francis s'est fait licencier pour avoir fumé une cigarette tout en travaillant à sa machine. Seul Matthieu a réagi contre cette décision arbitraire. Personne ne veut prendre le risque de la contredire pas même les représentants syndicaux ni Eric, qui vient de se marier, qui est un futur père et qui vient de signer un crédit de 30 ans pour une maison Phénix.

Puis ellipses et suggestions nous apprennent la mort de Francis. Se déroule ensuite son enterrement durant lequel Matthieu prend pour lui les paroles du prêtre : "*Le Christ nous demande de changer ce qui est inhumain en ce monde*". Le chasseur de sangliers devient chasseur de patronat, puis gibier, chassé par la proie qu'il avait traquée ... Mais n'est-il pas en train de dilapider l'héritage de son père ? N'est-il pas en train de perdre l'amour des siens ? Vous aurez la réponse en allant voir le film dont la réalisation joue sur le temps et la lenteur : plans longs donc montage lent.

Le travail de l'acteur

Parfois on frôle le trop lourd et le pesant mais ce poids est nécessaire pour comprendre Matthieu, sa patience et son projet de vengeance. Ces scènes de vie parlent vrai car Xavier Beauvois prend le temps de nous installer au cœur de cette famille ouvrière. De plus il ne surcharge pas son film de dialogues inutiles mais nous raconte cette histoire avec des images qui font sens et des acteurs qui font leur travail d'acteur.

Benoît Magimel, interprète Matthieu de façon impressionnante. (On peut le mettre en piste pour le César du meilleur acteur ou du meilleur espoir ou de la révélation de l'année). Si deux autres films nous montrent déjà ses talents, *Le Roi dan - se* et *Lisa*, dans *Selon Matthieu* il nous dévoile une grande palette de regards, tantôt clairs qui le rendent disponible, tantôt ténébreux-fiévreux aux sourcils froncés qui le rendent perturbant et imprévisible. Grandiose. A ses côtés **suite p.4**

FASCINATION ET PARADOXE

Anne-Laure Dumortier a vu Hannibal

lire la suite en p.4

Anne-Laure Dumortier

Ce film est présenté comme la suite du *Silence des agneaux* malgré l'absence de Jodie Foster et de Jonathan Demme. Alors que le premier épisode mettait en scène une ambiance et les personnages complexes de l'agent Clarisse Starling et de Hannibal Lecter, le deuxième instaure des rituels de mise en scène.

Le silence des agneaux s'ouvrait sur une scène de course ou de traque inquiétante dans la forêt. Là, la traque se concrétise. Clarisse est observée à la jumelle, puis une ombre se matérialise et disparaît. Est-ce une réalité ou a-t-elle construit cette angoisse du coureur solitaire? Nous avions remarqué le montage parallèle dans la scène d'encerclement de la maison. Là, il s'agit d'une filature en voiture. Ensuite, le lyrisme et l'esthétisme sont intimement liés à la barbarie. Ici, le milliardaire vit dans un château planté sur une colline et se vêt avec recherche alors que son corps et son visage sont mutilés.

Puis vient Florence. Une bibliothèque privée dans un palais, un opéra nocturne en plein air, avilis par un pendu éviscéré. Plus tard, d' énormes sangliers sardes, excités par des hurlements enregistrés, dévorent un futur être humain sur l'air du *Danube bleu* de Strauss. A la fin, le festin serait extrêmement élégant et raffiné si l'on oubliait ce crâne ouvert.

Le choix de Florence conforte les paradoxes de ce film. Cette ville symbole du raffinement extrême, a aussi été le théâtre de la passion, de la trahison, de la cruauté et du poison. C'est la ville de Lucrèce Borgia, de Laurent de Médicis, de Michel-Ange, de Dante Alighieri et de Machiavel. Esthétiquement, l'opposition constante entre la lumière dorée de la ville, l'obscurité des palais, aux tentures tirées et les sombres arcades viennent renforcer la dualité de la ville et du film.

Le duel Hannibal / Clarisse est amené d'abord comme une obsession et une fascination de l'un envers l'autre qui amènent une confrontation. Hannibal est obsédé par cette femme qui se nie et qui lutte pour la reconnaissance de sa probité et de son courage. De son côté, Clarisse cherche la confrontation, non pour le tuer mais pour l'arrêter. Elle ne le fuit jamais, elle est fascinée par cet esthète qui la révèle malgré elle, à elle-même et à cette féminité qu'elle rejette. L'obsession se traduit par l'écriture et la lecture d'une lettre sur un papier de lin, par la voix d'Hannibal sur des bandes magnétiques dont s'entoure Clarisse, par articles de journaux à défaut de partitions, par une publicité " retaillée ", la panoplie de femme fatale imaginée par Hannibal pour Clarisse.

La mise est scène devient saccadée quand Clarisse découvre Hannibal sur une cassette de vidéo-surveillance, puis étourdissante dans le centre commercial. Ce scénario réussit à conserver à chacun de ces deux personnages sa part de non-dit. Pourquoi Clarisse s'acharne-t-elle ? Pourquoi Hannibal lui rappelle-t-il sans cesse qu'il est toujours vivant?

Ce film est aussi la mise en scène de l'isolement et de la singularité paradoxale des deux personnages principaux. Hannibal a choisi sa singularité. Sa psychopathie l'isole de la société pour recréer son propre système de valeurs. Tandis que Clarisse rejette et recherche à la fois cet isolement. Elle a choisi d'appartenir à la société, de la défendre. Pourtant, elle en est régulièrement exclue par la fourberie. Mais elle s'obstine à réintégrer ce groupe

auquel elle souhaite appartenir malgré ce désir farouche d'indépendance. Elle apparaît à l'écran souvent seule, retranchée derrière une table ou encerclée d'hommes.

Si le *Silence des agneaux* plantait un décor, *Hannibal* renforce les paradoxes psychologiques des deux personnages secondaires très prévisibles voire simplistes. Le médecin à l'allure cadavérique est soumis; le porte-parole de la Justice est retors et libidineux; les cousins sardes sont frustes.

Au sein de cette grossièreté émergent deux personnages fascinants par l'identité qu'ils affirment et les ressorts qu'ils taisent. Aucun des personnages n'est enviable, il n'y a pas de héros à admirer. Seulement deux personnages pétris de paradoxes aux échanges verbaux délicieusement sarcastiques.

Hannibal n'est pas d'abord un film du genre «sanglant et épouvante». C'est avant tout la narration d'une fascination. Espérons que la suite sera reprise par des créateurs de folies et d'indicible.

Anne-Laure Dumortier

Selon Mathieu (suite)

Nathalie Baye ose jouer de ses rides naissantes pour interpréter une bourgeoise à la fois fragile et sincère ou cynique et hautaine.

Aux dires de son réalisateur, *Selon Matthieu* n'est pas un film à "connotation religieuse". Certes mais c'est un film riche et profond où les références évangéliques ne manquent pas car sa qualité essentielle est son humanité.

Des films à la pelle

De l'histoire ancienne

(voir la suite p.6)

Ne lisant pas de critique avant de voir un film, *De l'histoire ancienne* me tentait ce soir-là, par son titre et la jeunesse du réalisateur, Orso Miret, 36 ans. La jeunesse a tenu ses promesses; le titre, comme souvent, m'a baladé.

L'histoire ancienne contemporaine, ou la vraie?

A-t-on tué 1500 résistants au Mont Valérien, comme l'attestent les tombes, dans le carré des fusillés du cimetière d'Ivry, ou les Allemands ont-ils escamoté 3000 corps, ce qui ferait 4500 victimes? Olivier, historien en herbe, veut savoir. S'il s'agit donc d'histoire contemporaine, pourquoi "ancienne"? La résistance vêtirait-elle déjà ses nippes de vieille dame? n'interesserait plus? Vous pouvez le croire, et les parades d'anciens combattants dans le film vous donne-

Bernard Fenoy a vu :

SE FAIRE ENTENDRE

d'Orso Miret

raient raison. Mais vous pouvez aussi vous demander, étant donné l'échec d'Olivier, bredouille, si l'histoire ancienne, la vraie, n'est pas une fresque délabrée dont, malgré la ténacité des historiens, on ne saura jamais tout. L'histoire, une reconstitution, en somme? De quoi agacer plus d'un savant.Dans le premier cas, le "*de*" serait article partitif; dans le second, préposition équivalente à "*au sujet de*" ou "*à propos de*". Bravo Miret, si vous avez voulu ce double sens.

Macabre à gogo mais la vie quand même

Il a bien vu que, pour la plupart d'entre nous, la vie ne surgit pas de rubriques nécrologiques, et son scenario se tisse heureusement de conflits humains. La femme, les enfants et le petit-fils du résistant échappé au massacre, se retrouvent à la mort de celui-ci, face à leurs fractures.Mais allez questionner un réalisateur, même en la jolie ville de Valbonne où, par bonheur, pendant le festival de Cannes, qui fleurit aussi dans les collines alentour, la Semaine de la Critique vous offre un kir : on échange avec acteurs, techniciens et auteur en picorant des cacahuètes. Entre autres points, on demande à Miret muet si, avec le souci d'incinérer cet homme qui "détestait les enterrements et les curés", il substitue à dessein les curés à Dieu, par carence du spirituel. Hélas, comme d'autres

STAGE DE FORMATION A L'ANIMATION DE DEBATS

les 10 et 11 mars à Sanary

L'art de donner la parole.

Le stage de formation des animateurs de débats à Sanary, a été plus qu'une joie d'être ensemble,d'interroger des images, de sucer la substantifique moëlle : une réussite totale. Parce que Pro-Fil est mort si, en sortant du cinéma, on se tait. Pro-Fil, c'est d'en parler et le stage c'était l'art de donner la parole.

Comment amener une salle, piquée par un bon ou un mauvais film, à libérer avec un peu d'ordre, impressions et critiques, tous ces lutins tapis entre cœur et cerveau, confus certains, échevelés d'autres? Pendant des semaines, vingt forçats de la parole en public avaient rêvé d'une radieuse station du Var où découvrir, entre collines et calanques, la clé du portilllon qui mène de la causerie au débat, du pré à l'arène. Ils avaient rêvé et... oui tout y était, les copains du Nord et du Midi, les fleurs sous les pins et les oliviers, les tourterelles dans le silence et la bonne cuisine d'hôtes souriants,ponctuels,dévoués!
Quant au soleil, ... je vous dis pas!

Cinq films en deux jours

Décortiquer en deux jours cinq films plus ou moins vieux : *La Comtesse aux pieds nus, Sacrifice, Le cercle des poètes disparus, le Voleur de bicyclette et Les Virtuoses,* ne permet certainement pas de tout dire. Mais sur les détails que les cinq présentateurs ont choisi d'exposer, nous avons glané le meilleur : l'absolue liberté du public de ne pas sortir du sujet!

Le travail consistait à pister la manière du réalisateur à travers structure, musique, jeu d'acteurs, trucs d'opérateur, contrastes, enchaînements, montages et j'en passe. Pourtant en poésie, direz-vous, on oublie la grammaire? D'accord, et au cinéma, on oublie la technique. Si on la voit (et pire : sans comprendre pourquoi) c'est que le réalisateur est un zozo anxieux de montrer qu'il est allé à l'école.

A travers l'art du cinéaste, nous avions en ligne de mire celui du présentateur. La joie d'Anne-Laure vous dira l'essentiel. Elle pensait retirer beaucoup du stage mais elle y a trouvé plus : l'aide inespérée d'un public coopératif.

Oui, croyez-le (vous qui vous lanceriez bien à l'assaut des salles mais qui en avez peur bleue) le public est là qui attend tout de vous pour placer enfin, ce qu'il brûle de dire! il est prêt à vous aider de toutes ses forces pour que vous lui donniez le plaisir d'exprimer ce qu'il a dans les tripes.

Benard Fenoy

Savoir donner la parole

C'est vrai qu'il dit parfois n'importe quoi, mais à vous

suite p.6

d'écouter la salle : il y a toujours, là-bas dans l'ombre, ce petit doigt levé pour corriger la bourde. Et ne tranchez pas entre ceux qui se bouffent le nez : en matière d'art, nul canon, sinon cette règle d'or : le public est roi.
Et pour donner la parole, retournez toujours à la bande son et à l'image, à la structure et au titre, jamais au grand jamais à l'érudition qui vous couche une salle, l'endort et vous la vide! Non, simplement : " *Dans quelle séquence avez-vous vu çà? qui l'a dit? qu'y avait-il dans le coin de l'image, en haut à droite?* " Devez-vous savoir vous-même ce petit détail, en haut à droite? Té, pardi! la moindre des choses, présentateur, c'est d'apprendre ton film par cœur! Oui, oui, ce sont des heures d'arrêt sur image, mais voulez-vous oui ou non, faire dire au petit timide ce qu'il a sur le cœur, pour ne pas dire sur la patate?

Et après?

C'était le défi et nous l'avons relevé : tout le monde a tout pu dire. Je ne sais si vous avez assisté au lancement de Débats 2000 en juin à Lyon? Ce débat qu'on aurait aussi bien pu appeler Consensus 2000. Eh bien, à Sanary c'était l'inverse, il y avait du décri partout, de l'objection, du refus, du rejet, de la passion, mais aussi, ce grand maître qui met toujours tout le monde d'accord : l'écoute.
Et donc, parlotins, vous êtes au ciné à l'heure du culte? Non, Trissotin, nous avons eu notre moment cultuel : un conteur biblique nous a dit *Cléo de 5 à 7* (ou de cinq cassettes) version Jean 4. Invitez-le, braves gens, il vous initiera au calembour johannique.
Mais surtout, invitez-vous : il y aura d'autres stages pour les damnés de la critique. On en sort habillé de neuf, demandez aux sortants!

Bernard Fenoy

Pro - Fil du Nord au Sud

Pro-Fil Hérault
profilfrance@free.fr -tel/fax: 04 67 54 33 82)
Les journées cinématographiques de Thoiras auront lieu cette année les 28 et 29 avril.
Soirée-barbecue le 27 mai.
Renseignements et i nscriptions au 04 67 54 33 82
Deux réunions ont toujours lieu chaque mois : le 2e lundi du mois au Centre Rencontre, 665 route de Mende, de 20h30 à 22h; et le 3e mardi du mois au 1er étage du 1 rue Brueys, de 18h30 à 20h.

Pro-Fil Gard
Gordon Smith organise un stage de formation à la prise de parole en public le samedi 21 avril, à la Maison du protestantisme de Nîmes de 9h à 17h.
Inscriptions au 04 66 68 25 74

exemple hors film examinons deux façons de s'installer dans le fauteuil de chef d'entreprise : Un tel veillera d'abord à l'harmonie de l'ensemble costume-cravate, tel autre traitera en priorité un dossier important. Transposez dans le domaine du cinéma : tel jeune réalisateur choisira son style : *voyons, voyons, à qui ressembler ou ne pas ressembler pour faire une entrée remarquée dans le long-métrage?* Tel autre se demandera plutôt : *comment me faire entendre?*
A la croisée des chemins, Miret a pu saisir qu'il n'est pas suivi par le grand public. Trop de regards énigmatiques, de questions sans réponses, de personnages dans l'ombre : on ne sait pas qui parle. D'accord, il peut en tirer fierté et persister dans l'obscurité, il aura toujours quelque élitiste avec lui pour atteindre au titre d'auteur, il en a les qualités.
Mais il pourrait encore mieux...prendre ombrage de ce demi-succès et viser l'adhésion des simples. Or pour cela, il ne faut pas miser sur un style préconçu; l'essentiel est de se faire comprendre par tous pour se faire aimer de certains. **Le style, on ne le choisit pas, on le trouve.**

Bernard Fenoy

De l'histoire ancienne, d'Orso Miret

jeunes réalisateurs, notre homme à la torture, reste coi. Quel repos de distiller un film hors des cohues cannoises, dans la nuit tiède!...mais quelle déception de chuter sur un intellectuel trop ému pour se livrer, alors qu'on a taillé une superbe bavette à son éclairagiste....

Choisir son style ou le trouver

Certes, la tête d'enterrement ne prête pas à conférence-débat. Mais le silence de ce petit monde est un choix plus qu'une fatalité : ne peut-on, même et surtout un jour de deuil, amener l'aveu, pousser jusqu'à la confidence? Non, pas chez Miret. Tant pis pour la spectatrice qui aimerait se sentir intelligente. Pour lui éviter de décevoir, prenons un

Comme si rien ne s'était passé ...

Sous le sable

de François Ozon
a séduit Françoise Lods

Un film ambitieux et intelligent. Avec une infinie pudeur, il met en images l'irreprésentable : à travers la lutte de Marie contre sa douleur, c'est la lutte de tout un chacun dont il s'agit, quand ne demeure plus que le déni pour survivre à l'insupportable.

On dirait une histoire simple : C'est l'été. Jean, à qui Bruno Cremer prête tout le poids de sa présence, et Marie, incarnée par la très émouvante Charlotte Rampling, vont passer quelques jours loin de Paris, dans leur maison des Landes. Ils vont sur la plage. Plan lumineux : l'immensité de la mer. Tandis que Marie lit sur le sable chaud, Jean va nager...il disparaît, sans laisser de traces. Restent Marie et son deuil impossible. Et c'est le propos du film : comment vit-on ce drame : la disparition, sans se noyer ? La caméra nous ramène à Paris. Plan de nuit : l'eau noire, bouillonnante de la Seine. Là, un immeuble bourgeois, fenêtres éclairées : c'est un dîner parisien. Ambiance détendue, Marie, ravissante dans sa petite robe noire, parle de son club de gym parisien, et énonce sans sourciller : «*mon mari me dit toujours qu'il va venir me chercher, et à chaque fois il se défile*". Stupéfaction des invités, et du spectateur.

A partir de là, François Ozon nous invite à accompagner Marie dans l'étrange construction d'une sorte de canot de sauvetage : faire comme si rien ne s'était passé. A plusieurs reprises, elle parlera de Jean au présent. A plusieurs reprises, elle le convoquera et il apparaîtra "pour de vrai". Elle prendra même un amant, Vincent (Jacques Nolot), trop heureux d'occuper la place vacante. Vacante? Non, elle se sert de lui comme d'une clé pour ouvrir le coffre de ses émotions secrètes puis elle le renverra sèchement : "*tu ne fais pas le poids!*". Marie surnage ainsi jusqu'au jour où la réalité lui assène un double coup imparable : la police a retrouvé un corps qui pourrait bien... La mère de Jean, vieille et haineuse, va instiller savamment le venin de la culpabilité dans le coeur de Marie. Le naufrage a commencé. La faille souterraine se fait jour après qu'elle a obtenu de voir le corps à la morgue : son visage étrange, lointain, indéchiffrable va se contracter en un rire insoutenable quand on lui remettra la montre de Jean. "*Non, ce n'est pas Jean, ce n'est pas sa montre. Ce n'est pas lui...*" Elle a raison : ce n'est pas lui.

Ozon choisit une fin en point d'interrogation :

Marie, le visage inondé de larmes, va sur la plage. Au loin, une silhouette masculine. Elle court, folle ? Folle de douleur, certes. Et après ? Que faire, quand le jeu du déni tourne court parce que les dés sont pipés ?

Françoise Lods

On appelle ça un film...

Ça devait être, selon les critiques, *une touchante aventure de printemps, une comédie burlesque et initiatique* dont je me réjouissais d'avance. Hélas! à part la première séquence où un trio de zozos en costume d'époque chante des gaudrioles baroques avec un sérieux qui ne s'y méprend pas(!) qu'est-ce qu'on a à faire avec cet autre trio de nanas déjeantées qui pètent les plombs, courent après une liberté que personne ne leur conteste et s'acharnent contre leurs pauvres mecs (qui ne leur veulent pourtant que du bien) employant pour ce faire des moyens complètement barjos qui devraient nous faire rire (mais à quel moment?) et ne tiennent pas la route. Les meilleurs gags sont ceux qu'on n'attend pas et les situations outrées ne sont désopilantes que si elles ne sont pas lourdingues. N'est pas Marx Brothers qui veut. Qu'est-ce qu'il a voulu nous dire là, le Roux Hervé?Une seule fois, j'ai été d'accord avec une comédienne qui disait «*Je me demande ce que je suis venue faire là*». Et moi donc! J'avais un peu honte de baîller. C'est pourtant la seule fois où j'ai sollicité mes zygomatiques.

Au chapître des outrances, à retenir : l'ombre du mec tout nu qui va se mettre au lit avec la nana : on se prend à trembler qu'il ne lui perfore les bronches vu la taille de l'accessoire qu'il arbore!

On appelle ça le printemps,

d'Hervé Le Roux

a laissé de glace

Marguerite de Bourguerogne

des *pour* et des *contre*

JOURNEE DE LA FEMME

par
Jean Lods

On est le 8 mars. Je le dis parce que l'eau du temps aura passé sous le pont quand cet article paraîtra. Je le dis parce que c'est aujourd'hui la Journée de la femme, et qu'il m'a paru opportun de la saluer en signalant l'étonnante mobilisation cinématographique cette saison autour de la condition de la femme musulmane : cinq films au moins, j'en oublie peut-être. Pas tous des chefs-d'oeuvre, mais tous valant le détour.

D'Alger à Téhéran

Cela a commencé en juillet 2000, avec un film qui se passe à Alger : *Le harem de Mme Osmane*, de Nadir Moknèche. Pas de harem au sens propre, mais une pension de famille bordélique où ne vivent que des femmes et que drive une Mme Hosmane (Carmen Maura) au bord de l'explosion devant une pagaille qui renvoie à celle de la société algérienne. Un premier film attachant mais inégal, plus à l'aise dans les dérapages un peu fous que dans la conduite au long cours.

Puis, en décembre 2000, de Tunisie nous est venue *La saison des hommes*, de Moufida Tlatli. Là aussi, un univers peuplé presque uniquement de femmes : elles habitent à Djerba, elles attendent leurs maris qui reviennent une fois par an de Tunis, pour un mois. Solitudes et silences, enfermement ouaté, il y a quelque chose de tchékhovien dans ce film un peu long, un peu lent, où présent et passé enferment dans les mailles de leurs va-et-vient des personnages prisonniers d'une vie à l'air raréfié.

En janvier 2001, *Samia*, de Philippe Faucon. Cette fois, c'est à Marseille. Samia a quinze ans et appartient à une famille algérienne. Elle rêve d'une vie à l'européenne, refuse le destin de femme musulmane dont sa mère lui donne l'image et dans lequel son grand frère Yacine veut la mouler. Oursin révolté, c'est une boule d'épines qui se hérisse à toute approche. Un film discret, juste et sensible autour des problèmes d'immigration et de choc des cultures.

La révolte des femmes mise en scène par Jafar Panahi (Iran) dans *Le Cercle* (février 2001) s'exprime plus en sourdine : elles cherchent davantage à passer entre les mailles du filet qu'à les rompre. Pas d'héroïne centrale dans ce film qui combine la figure du cercle et celle de la course de relais, mais une succession de personnages féminins qui, à l'occasion d'une rencontre, laissent la place à la suivante dans cette ronde bouclée sur elle-même en bout de parcours : on ne sort pas de ce cycle de la condition féminine que Jafar Panahi dénonce dans ce film dur, à la maîtrise formelle impressionnante.

A côté du film de Jafar Panahi, celui de Marzieh Mashkini, ***Le jour où je suis devenue femme*** (sorti en mars 2001), paraît un peu léger. La comparaison s'impose, car ce film brosse également un tableau de la condition féminine en Iran à travers trois portraits de femmes, une adolescente, une jeune femme et une dame âgée, saisies à un moment où leurs vies changent de cap. A une construction au didactisme trop apparent s'ajoute, malgré de belles trouvailles visuelles, un symbolisme un peu appuyé.

Politiquement correct

Utiles à la libération des femmes, ces coups de projecteurs sur une culture qui les opprime ? Sans doute, car il faut beaucoup de coups de marteau pour enfoncer un clou quand la planche est dure. Mais j'ai quand quand même envie de bémoliser : le marteau enfonce-t-il bien le bon clou ? Les films en question trouvent leur résonance en Europe, où, s'il y a des problèmes pour les femmes, ce ne sont pas spécifiquement ceux qu'ils mettent en scène, et il ne faudrait pas nourrir notre bonne conscience par la facile dénonciation de ce qui se passe chez les autres. Ensuite, le consensus autour de cette dénonciation est tel que l'on a parfois l'impression de tomber dans le politiquement correct, pour ne pas parler d'effet de mode. Récemment, la destruction de statues de Bouddah en Afghanistan a attiré plus de protestations que la situation des femmes dans ce même pays. Les occidentaux n'auraient-ils le coeur tendre que pour la pierre et ne s'émouvraient-ils que devant un écran ?

PEINES D'AMOUR PERDUES

par Séverine Chaillan

1939, royaume de Navarre. Le jeune souverain et ses trois compagnons se sont engagés, lors d'un serment public, à consacrer les trois prochaines années de leur vie à l'étude. Ils renoncent à toute frivolité, se passeront des plaisirs de la chair, jeûneront une fois par semaine et dormiront trois heures par nuit. Mais la charmante princesse de France et ses demoiselles de compagnie vont troubler ces bonnes résolutions.

LA FEERIE DU MUSICAL AUX ASSAUTS DU REEL ET DU TEMPS

Kenneth Branagh adapte ici Shakespeare pour la quatrième fois, après Henry V (1989), Beaucoup de bruit pour rien (1993) et Hamlet (1996). Dans "un monde de rêve, en apesanteur, où l'amour est la préoccupation essentielle"(Jacques DEMY à propos des demoiselles de Rochefort), Kenneth Branagh recrée la comédie musicale hollywoodienne dans la pure tradition. La part de tristesse, l'inquiétude à peine voilée liée aux incertitudes de 1939, s'expriment à peine, hormis les bandes d'actualités et la fin du film qui balaye les 4 années de guerre en un seul morceau de jazz. "Hymne à la musique, à la lumière et à la couleur, *Peines d'amour perdues* oppose la féerie du musical aux assauts du réel et du temps."dit Pierre Berthomieu (Positif 01/02/2001).L'œuvre est un archétype de la comédie musicale hollywodienne.

Son affiche d'abord, copie conforme des affiches de comédies musicales des années 40. La couleur ensuite, qui identifie chaque couple : les hommes portent à chaque fois une cravate ou une fleur à la boutonnière dans les mêmes tons que la robe de leur dulcinée. Le spectateur sait ainsi toujours qui est avec qui. Les costumes sont à chaque fois des réminiscences de "musicals" fameux : robes longues vaporeuses à la Ginger Rogers, bas résilles, clin d'oeil à Cyd Charisse dans " *Chantons sous la pluie* ", ballet dans la pure tradition d'Esther Williams. Les danseurs s'envolent, empruntant leur chorégraphie aérienne à Goldie Hawn sur les quais de la Seine dans " *Tout le monde dit I love you* " de Woody Allen.

SHAKESPEARE SCENARISTE A HOLLYWOOD

Le décor ne cherche pas à faire vrai mais à faire " vraie comédie musicale " : l'herbe est d'un vert aveuglant, la bibliothèque est en carton-pâte et cela se voit La musique s'inscrit également dans ce principe : Kenneth Branagh réussit à donner l'impression que Shakespeare a écrit pour Hollywood, tant chaque morceau s'inscrit parfaitement dans l'intrigue. On parle mais on chante aussi beaucoup dans le film parce qu'on chante et on fredonne beaucoup dans la pièce d'origine (des standards de l'époque ?).

Comédie probablement composée par Shakespeare pendant l'hiver 1593-1594, " *Peines*

suite p.10

Ou :
le conformisme de l'anticonformisme…

LE PLACARD,

de Francis Veber.

Si le "matériau" est un élément encore tabou, qui provoque des jugements moraux et des a-priori négatifs, le vrai sujet du film de F.Veber est l'étude - légère- des comportements moutonniers, bien de notre époque, à partir de l'homosexualité.
Le conformisme est d'abord dans les réactions plus ou moins scandalisées; mais il est surtout dans le contre-pied décidé par la direction de l'entreprise : on affectera de ne pas comprendre, ou d'être compréhensif- car il n'est pas question de s'attirer le blâme de l'opinion ou des prud'hommes en renvoyant un employé pour homosexualité.
D'où une suite de croquis et de saynètes fort réussis..
Toutes les idées reçues apparaissent et on invente des détails (l'œil rond) , on les exploite (idée du repas soufflée par le perfide T.Lhermitte à un Depardieu bête à souhait) Même, on côtoie le drame (comme dans toute vraie comédie) : les cagoulés, l'épouse du rugbyman…)

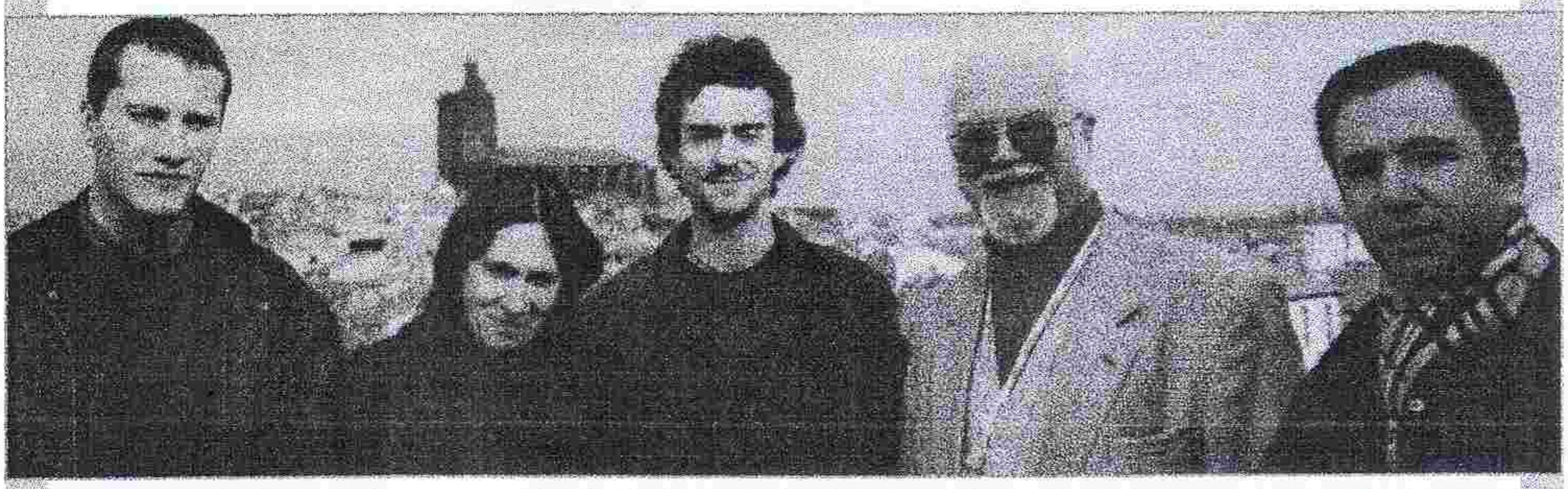
Le regard des autres
Bref, comme le dit le voisin obligeant "*Vous n'avez rien à changer en vous. C'est le regard des autres qui va changer*". C'est le conformisme - intéressé - de l 'anti-conformisme.
Le personnage central lui, reste intact. Deux piliers le soutiennent : un amour passionné pour son ex-épouse et une affection mal comblée pour son fils. Deux éléments qui joueront un rôle dans le dénouement. Il devient tout-puissant auprès du directeur et tout le monde en profite. On ne lui refuse rien de peur qu'il ne parte et que s'ensuive pour tous l'accusation d'intolérance. Et cela, alors même que, naïf et toujours sur le point de confesser son mensonge, il ne lui est plus possible de retrouver le regard un peu méprisant des autres et sa conscience d'homme banal et honnête
Un piège collectif
est ouvert par l'esprit critique de la comptable, mais se referme comme "à l'envers". "*Cet homme-là ne peut pas porter un tel tatouage*". C'est finalement son tempérament qui débusquera la vérité sur les penchants sexuels de son employé.
La fête gay est une révélation pour le fils : papa est capable de trôner avec un drôle de chapeau au milieu d'extravagants qui dansent! Il n'est donc pas le *chiant* que sa mère décrie sans cesse. Il retrouve son père qui, en revanche, ouvre les yeux sur la sévérité moraliste de son ex. "*Je suis guéri*" dit-il.
Seul, le gros benêt a été repoussé. Délaissé par son épouse, il implore la présence et la tendresse de son collègue , subtil et fugace rappel du fait que l'amour existe chez les homo comme chez les hétéro!

Alice Meynard- Pro-Fil- Montpellier

d'amour perdues " est la pièced'un homme jeune, sans le cynisme à propos des femmes et du mariage que l'on trouve dans " *Beaucoup de bruit pour rien* " par exemple.
Brillant et léger, le film reste fidèle à la pièce d'origine : car l'amour dont il est sans cesse question est bien frivole : exubérance de beaux esprits, plus intellectuel que sensuel, plus un jeu qu'une passion. Il n'est pas dit qu'ils se marieront et auront beaucoup d'enfants. Dans le film, on finit sur la note optimiste de la libération, or, rien ne dit que tout recommencera comme avant et que toutes ces peines d'amour ne seront pas perdues. Vite vu, vite oublié ce film remplit sa mission : il rend heureux son spectateur. C'est d'ailleurs tout ce qu'on demande à une comédie musicale. Qui peut encore me citer un film d'Esther Williams ?

Séverine Chaillan - Pro-Fil Paris

Premier jury œcuménique du festival du court-métrage de Clermont-Ferrand



Le jury du festival : Eric Pireyre, Claude Roshem-Smith, Nicolas Silhol, Robin Gurney , Marc Dalle Fratte

Créé il y a 23 ans, enrichi d'une section internationale depuis 13ans, le Festival du court-métrage de Clermont Ferrand a encore innové cette année en faisant place à un premier Jury œcuménique, organisé par une équipe locale de chrétiens, catholiques et protestants.

Habitués aux festivals internationaux, l'OCIC, pour les catholiques et INTERFILM pour les protestants, ont tôt fait de trouver des jurés compétents.

du 26 janvier au 3 février derniers,
***Denyse Muller** représentait*
INTERFILM-France
***Claude Roshem-Smith**, de Pro-Fil*
était parmi les jurés protestants

Le «métier» de juré

Trois séances de 2h par jour; 5 à 6 films de 2 à 35 mn chacun; cela représente environ 17 à 18 films par jour à visionner, et pendant cinq jours!

Cela demande beaucoup d'attention, de concentration, de mémoire et d'adaptation aussi pour passer très rapidement d'un film, d'une problématique, d'une culture, d'une langue... à une autre. Sans compter l'obligation de se réunir chaque jour environ une demi-heure pour échanger, faire le point, distinguer les films avant le choix final.

Le festival 2001

Malgré le reflet très dur du monde actuel qu'elle a donné, la sélection internationale a présenté une grande diversité de films, parfois très riches, très interpelants.

Une révélation : les films d'animation parfois très courts, mais souvent remarquables par leur acuité et leur profondeur.

Denyse Muller

le prix du jury œcuménique

a été décerné à :

Summertime, de Anna Luif (Suisse)

«Pour le regard plein de tendresse et de fraîcheur porté sur la découverte du sentiment amoureux.»

Mentions particulières à :

Onguent pour mains crevassées, de Cesar Jaworski (Venezuela)

La pluie et le beau temps

de Peter Salmon (Nouvelle Zélande)

MORTEL ENNUI

Mixture sans saveur de la grammaire cinématogra - phique, ou comme dirait quelqu'un, une oeuvre abracadabrantesque !

Premier plan du film "*Mortel Transfert*" : un gros plan sur un sexe de femme issu d'une peinture à l'huile, suivi d'un très lent zoom arrière qui nous fait découvrir le tableau en entier : un nu.
Dernier plan du film : un hyper gros plan de sexe féminin, dessin à la mine de plomb, suivi d'un très lent zoom arrière sur lequel se déroule le générique.
Entre ces deux plans, l'accouchement d'un enfant mort-né : le film.
Comment un réalisateur doué peut-il rater un film à ce point ? Peut-être parce qu'il ne sait pas choisir le genre du film. Sur une base absurde, au sens de Ionesco, il tente de s'appuyer sur un développement psychanalytique à la Woody Allen mais en tentant d'y mêler un suspens hitchcockien. Le tout traité par une image esthétisante au possible et par un abus constant de toutes les valeurs de plan. Résultat : rien ne fonctionne, mais alors rien du tout. On ne croit pas une seconde à l'histoire de ce psy qui retrouve sa patiente morte sur son divan après qu'il se soit assoupi par le ronron de ses paroles. Qui a tué ? pourquoi ? comment ? sont des questions accessoires auxquelles le spectateur peut répondre tout de suite sans attendre ces deux interminables heures que dure le film. Ajoutez à cela un humour tantôt grand-guignolesque, tantôt de premier degré où tout sonne faux même la neige, outrancière et carbonique.
Pardon d'être aussi méchante, mais en psychanalyse le complexe le plus fréquent est celui de la frustration. Alors là bravo, c'est parfaitement réussi !

Corine Eugène dit Rochesson,
la «non-patiente» du "*Mortel Transfert*"
de Jean-Jacques Beineix (2H02- sorti le 10/01/01)

Nouvelles fiches pédagogiques

- Au milieu coule une rivière
- La Genèse
- Le cercle
-Tout sur ma mère
- Le cercle des poètes disparus
disponibles au secrétariat

Ceci est un jeu...

*E*t pourquoi pas?
On nous demande souvent des titres de films selon un thème défini.
Marie de la Rosa, de Marseille, prend le problème à rebours. Elle nous propose de jouer aux devinettes et nous fournit des thèmes, à nous de trouver le ou les films qui vont avec.
Cet exercice, plus difficile qu'il ne le paraît, verra ses réponses dans le prochain numéro de ***La Lettre.***
A vos plumes!
Voici quelques situations dramatiques de base, à quels films pourraient-elles correspondre?
- Sauver
- Implorer
- Venger un proche - Venger un crime
- Etre traqué
- Détruire
- Posséder - Obtenir ou conquerir
- Se révolter
- Etre audacieux - L'ambition
- Ravir ou kidnapper
- Resoudre une enigme
- Haïr
- Rivaliser - Rivaliser à armes inégales
- L'adultère - La jalousie
- La folie
- L'imprudence fatale
- L'inceste
- Tuer un des siens inconnu
- Se sacrifier a l'ideal - Sacrifier à la passion -
- Tromper
- Crimes d'amour
- Les amours empêchées
- Aimer l'ennemi
- Lutter contre Dieu
- Grandir
- L'erreur judiciaire
- Le remords
- Les retrouvailles - L'épreuve du deuil.

Réponses dans le n°22